

7
CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

DISCOURS

PRONONCÉS

À LA SÉANCE GÉNÉRALE DU CONGRÈS

LE SAMEDI 11 AVRIL 1896

PAR

M. GRANDIDIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

ET

M. GUIEYSSE

MINISTRE DES COLONIES, MINISTRE PAR INTÉRIM DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
DES BEAUX-ARTS ET DES CULTES



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XCVI

SECRET

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

SECRET

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

DISCOURS

PRONONCÉS

À LA SÉANCE GÉNÉRALE DU CONGRÈS

LE SAMEDI 11 AVRIL 1896

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

DISCOURS

PRONONCÉS

À LA SÉANCE GÉNÉRALE DU CONGRÈS

LE SAMEDI 11 AVRIL 1896

PAR

M. GRANDIDIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

ET

M. GUIEYSSE

MINISTRE DES COLONIES, MINISTRE PAR INTÉRIM DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
DES BEAUX-ARTS ET DES CULTES



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XCVI

DISCOURS DE M. GRANDIDIER

DISCOURS DE M. GRANDIDIER.

MONSIEUR LE MINISTRE,

MESSIEURS,

Lorsque mes collègues du Comité des travaux historiques et scientifiques m'ont demandé de vous parler de Madagascar, je me suis tout d'abord refusé. A mon retour de cette île, et même longtemps après, je n'eusse pas hésité à accepter une proposition aussi flatteuse, car j'aurais pu vous apprendre du nouveau. Les notions que m'avaient fournies les nombreux livres publiés depuis deux siècles sur Madagascar avaient été en effet entièrement bouleversées par ce que j'avais vu pendant mes explorations.

Au lieu d'une île coupée du nord au sud, en deux parties à peu près égales, par une chaîne médiane envoyant vers l'est et vers l'ouest des ramifications entre lesquelles s'étalaient de larges vallées, telle que la représentaient toutes les cartes, j'avais trouvé, au delà de la chaîne côtière que baigne l'océan Indien, un immense massif ou plateau central haut de 1,200 à 1,400 mètres

en moyenne et très montagneux, noyau primordial de l'île formé de roches anciennes, autour duquel se sont déposés dans la succession des temps, au nord, à l'ouest et au sud, des terrains de sédiment qui constituent de grandes plaines plus ou moins accidentées. Au lieu des forêts impénétrables dont les géographes couvraient la presque totalité du pays, j'avais vu, au centre, des espaces immenses complètement nus, qu'entoure, concentriquement à la côte, une large bande de bois. J'avais constaté que ces mêmes cartes marquaient des rivières dans des déserts absolument dépourvus d'eau, que les villes et villages des côtes et les embouchures de certains fleuves étaient mal placés et souvent omis. J'en aurais long à dire s'il me fallait vous énumérer les erreurs qu'il m'a été donné de relever; permettez-moi cependant d'appeler votre attention sur l'une d'elles qui a été pendant longtemps la cause d'une mauvaise politique coloniale. Qui de vous, en effet, n'a entendu affirmer que les Sakalava sont les amis de la France et qu'ils sont dignes de tout notre intérêt? J'ai vécu au milieu d'eux pendant quatre ans, et je puis vous assurer qu'en réalité ce sont de purs sauvages, rebelles à toute idée de civilisation et sur lesquels il n'y a aucun fond à faire, tandis que les Hova, si longtemps honnis et décriés, malgré tous leurs vices et défauts, qui sont, en somme, inhérents à l'état social dans lequel ils vivent depuis tant de siècles, sont très intelligents et ont des qualités sérieuses.

Mais, depuis quelques années, l'attention publique s'est portée sur Madagascar avec enthousiasme, et les centaines de livres et de brochures qui ont paru sur cette île, les conférences qui ont été faites dans toutes les principales villes de France, vous ont donné la description plus ou moins détaillée du pays et de ses habitants, vous ont renseignés sur ses productions naturelles. De nombreuses photographies, des séries de projections vous ont promenés successivement au milieu des forêts du versant oriental, dans les hauts

plateaux tristes et nus du centre, à travers les plaines desséchées de l'ouest et du sud, et vous ont montré les types principaux des diverses tribus de la côte et de l'intérieur.

Je ne vous affirme pas que toutes ces conférences et tous ces livres soient sans reproche, et je ne me porte point garant de la parfaite exactitude de leur contenu. A parler franc, je vous avouerai même qu'il en est beaucoup qui donnent une idée peu exacte et, en tout cas, incomplète de Madagascar, ainsi que des notions fausses sur ses habitants et leurs mœurs. Comment pourrait-il en être autrement? La plupart des auteurs n'ont pas vu le pays qu'ils s'évertuent à décrire, ou bien ils y sont venus avec des idées préconçues et n'y ont séjourné que peu de temps; il leur a donc fallu recourir aux ouvrages antérieurs, et ainsi se sont perpétuées les légendes erronées dont ceux-ci sont pleins. Certes, dans le nombre, il y a quelques bons livres, mais ce sont ceux-là qu'on lit le moins; il y a eu aussi d'excellentes conférences, mais elles ont eu un auditoire moins nombreux et moins enthousiaste, un succès moins retentissant que celles où les auteurs ont, par des récits fantaisistes, captivé la faveur publique. Toutefois la vérité se fait jour petit à petit et, par conséquent, je ne crois pas utile de continuer devant vous le combat que je mène depuis trente ans contre ces légendes, dont la persistance a cependant lieu de nous étonner; car n'est-il pas étrange qu'entre deux récits contraires, les écrivains les mieux intentionnés donnent trop souvent leur confiance à celui qui la mérite le moins? Permettez-moi de vous citer un exemple de cette tendance fâcheuse, ce qui me donnera l'occasion de vous parler d'un Français dont le nom vous est certainement inconnu, Mayeur, mais qui, à tous égards, mérite qu'on le tire de l'oubli où il est injustement enseveli.

Pour décrire l'intérieur de l'île de Madagascar, les géographes, jusque tout récemment, avaient à choisir entre les relations de deux voyageurs: l'un, ce Mayeur que je vous présente aujourd'hui,

homme de bon jugement, observateur perspicace et consciencieux, qui a bien vu ce dont il parle; l'autre, Leguevel de Lacombe, auteur fantaisiste, à qui, s'il faut l'en croire, sont arrivées les aventures les plus extraordinaires et dont les récits, portant la marque évidente d'une imagination trop vive, n'auraient dû être acceptés qu'avec beaucoup de réserve. Qui ne sait, par exemple, que la ville de Tananarive est bâtie sur une longue colline à versants abrupts et que ses habitants sont obligés d'aller chercher l'eau au loin, que les maisons y sont construites au ras du sol, en terre ou en planches? Or Leguevel la fait traverser par un grand nombre de petites rivières et il nous apprend que les maisons, faites de jones et de branchages, y sont élevées de deux pieds au-dessus du sol, à cause des inondations qui y sont fréquentes! Presque à chaque page, les erreurs et les fables abondent, et cependant ce sont les itinéraires que Leguevel de Lacombe dit avoir suivis du nord au sud, de l'est à l'ouest, et qu'il a créés de toutes pièces dans le silence du cabinet, qu'on a scrupuleusement reproduits sur les cartes, où l'on n'a eu garde d'omettre le plus humble des villages et le plus petit cours d'eau cités par lui et qui sont souvent imaginaires.

Au contraire, les récits de Mayeur, dont à la première lecture on peut apprécier la grande importance géographique et ethnographique et la vérité scrupuleuse, non seulement n'ont pas été publiés, mais ils n'ont même jamais été consultés par ceux qui ont écrit sur Madagascar. Je vous demande la permission de vous en donner une courte analyse, qui vous fera connaître le nord et le centre de l'île, non seulement tels qu'ils étaient à l'époque déjà lointaine à laquelle ont été faites les explorations, mais tels qu'ils sont encore aujourd'hui.

Mayeur n'a pas passé moins de trente années à Madagascar, de 1758 à 1787, et, pendant ce long temps, il a rempli dans les établissements français de la côte nord-est les fonctions d'interprète

du gouvernement. Il parlait parfaitement la langue malgache et connaissait à fond les mœurs et les usages des habitants.

Après avoir longtemps vécu sur la côte orientale, il fut, en 1770, envoyé dans l'Ankay par Laval, le régisseur des traites du Roi, afin d'y faire un achat d'esclaves. Aucun Européen n'avait encore pénétré dans cette partie de l'île, qu'habite la tribu des Rezanozano. Dans le *kabary*, ou assemblée publique réunie à l'occasion de l'arrivée de Mayeur et de ses compagnons, ces Bezanozano discutèrent longuement, en présence même de notre compatriote, la question suivante : Pourquoi, étant les plus forts, ne s'empareraient-ils pas tout simplement des marchandises qu'il apportait sans lui rien donner en échange, ce qui serait tout profit? Quelques-uns même proposèrent de le mettre à mort. Les débats furent longs; après plusieurs heures de discours interminables, la majorité fut d'avis qu'un acte semblable leur aliénerait à tout jamais l'amitié des Français et qu'en somme il était préférable de nouer avec eux des relations commerciales, qui dès lors furent très cordiales.

L'année suivante, un autre voyage mena Mayeur au centre même de l'île, dans l'Andrantsay (vallée de Betafo) qui forme aujourd'hui le district sud-ouest de l'Imerina. Il fit ce voyage comme simple marchand; n'ayant pris aucune note, il n'en a pas laissé de relation.

Plus tard, lorsque le célèbre et audacieux aventurier polonais, le baron de Benyowski, dont on fait bien à tort une sorte de héros, après avoir fondé dans la baie d'Antongil un établissement au nom du Roi de France, jugea utile d'entrer en relations d'amitié avec les peuplades du nord et du centre de l'île dans le but de développer le commerce, Mayeur, que sa connaissance parfaite de la langue et sa grande expérience des habitants désignaient pour l'aider dans ses projets, fut à diverses reprises, de 1774 à 1777, chargé de missions chez les Sakalava du nord-ouest, chez les Autankarana du nord et chez les Hova du centre.

Le 29 avril 1774, il partit de Louisbourg à la tête de treize volontaires avec l'ordre d'ouvrir une voie de communication entre la baie d'Antongil, qui est située sur la côte nord-est, et l'une des grandes baies de la côte nord-ouest. Après avoir péniblement gravi le versant oriental de la chaîne côtière, qui est très escarpé, coupé de ravins et de précipices, et que couvrent des forêts épaisses, il traversa une région montagneuse, à peu près inhabitée, qui a, dit-il, « un aspect peu riant et est semée de quelques petits bois dont le port ne dépose pas en faveur de la fertilité du sol ». Il arriva ensuite à de vastes plaines, caractérisées par une grande abondance de lataniers, où paissaient des troupeaux de bœufs et à travers lesquelles il marcha pendant onze jours dans la direction de l'ouest. A une petite distance de la baie de Bombétok, il fut arrêté par les chefs sakalava, qui s'opposèrent à ce qu'il approchât du village du roi. Il eut maintes fois l'occasion d'éprouver leur insolence; après deux semaines d'attente et de discussions oiseuses, comme il se plaignait de ne pouvoir remplir la mission que lui avait confiée le baron de Benyowski : « Tu as, dis-tu, l'ordre de faire diligence, je n'en doute pas, lui répondit un des chefs, mais celui qui te l'a donné n'est pas sans savoir que ce pays-ci appartient à un grand roi et que seul Tsimanompo y commande. Quand tu seras chez ton maître, tu feras ce qu'il t'ordonnera; ici, fais ce que veut notre roi, ou retourne-t'en d'où tu viens. » Les basses et fâcheuses superstitions qui régnaient alors chez les Sakalava, et qui y règnent encore aujourd'hui, ont été pour Mayeur, comme elles l'ont été depuis pour tant de voyageurs, la cause de tracas sans fin et ont amené l'insuccès final de sa mission.

Dans les *kabary*, ou assemblées tenues à cette occasion, l'avis général fut qu'il n'était point naturel qu'un Européen vînt faire visite au roi du Boina par terre, ce qui ne s'était encore jamais vu, qu'il y avait donc lieu de se défier de lui et que, certainement, de

grands malheurs frapperaient le roi et le pays si on le recevait. On lui fit dire qu'il eût à s'en retourner par où il était venu et que, s'il tenait à voir Tsimanompo et à commercer avec les Sakalava, il revînt par mer : « S'il résiste, conclut le roi, qu'on le tue ! »

Instruit de ces dispositions hostiles, Mayeur s'empressa de reprendre la route de la baie d'Antongil, et il fit bien. Car Tomporay, le père du roi, étant mort peu de jours après son départ, on l'accusa d'avoir jeté un sort sur ce prince; des émissaires furent envoyés à sa poursuite pour l'appréhender mort ou vif, mais il fit grande diligence et put sortir sain et sauf du Boina. Il rentra à Louisbourg le 20 septembre 1774. Cent ans après, j'ai retrouvé chez les Sakalava la même anarchie, la même barbarie, les mêmes superstitions brutales dont Mayeur nous fait le tableau fidèle; ce sont en effet des peuplades qui opposent une résistance invincible à toute tentative de civilisation et qui, loin de mériter l'intérêt que leur ont témoigné tous les auteurs jusqu'en 1870, sont d'un commerce dur et difficile. Je suis sûr que les vaillants officiers qui ont porté si haut le drapeau français à Madagascar et qui ont été à même de les apprécier à leur juste valeur ne me démentiront pas.

Après un repos de deux mois, Mayeur repartit pour le nord de l'île, afin de conclure un traité d'alliance avec le roi de l'Ankarana, qui est la province la plus septentrionale de Madagascar, et d'étudier ce pays au point de vue agricole et commercial. Avant de pénétrer dans les régions inconnues, il jugea utile d'établir un comptoir à Ngontsy; il fit assembler les chefs et leur demanda de lui céder le terrain nécessaire pour y bâtir les magasins et la palissade indispensables. « J'ai ordre, ajouta-t-il, de vous en compter immédiatement le prix. — Il est mal de parler ainsi, lui répondit le chef principal; lors même que tu offrirais de ce terrain une somme dix fois supérieure à sa valeur, nous ne te le vendrons pas. Construis des maisons où et tant que tu voudras, nous t'y autorisons de

grand cœur, mais ne compte pas que nous aliénions jamais la terre de nos ancêtres. »

Mayeur suivit la côte nord-est pendant 300 kilomètres, jusqu'au port de Rodo, d'où il se dirigea vers l'ouest, traversant pendant trois jours des landes stériles et désertes, puis une région de collines, les unes arides, les autres couronnées d'arbrisseaux. Il arriva enfin à Amboay, la résidence de Lamboina, le roi de l'Ankarana. Les habitants accueillirent avec une grande méfiance la petite troupe de Français, qui, à leurs yeux, étaient des sorciers animés de méchantes intentions et auxquels ils eussent fait un mauvais parti si leur roi, qui était désireux de nouer des relations commerciales avec les Européens, n'eût pris leur défense et ne les eût protégés contre l'animosité superstitieuse de ses sujets. Mayeur constata que cette partie du pays qu'arrosent de nombreux cours d'eau pourrait être avantageusement cultivée en riz et que les pâturages y sont bons. Il eut la curiosité de pousser jusqu'à la côte nord-ouest, et il visita Nosibé, qui lui parut appelé à devenir un excellent point de relâche pour les navires français. Ce voyage dura treize mois.

Un an et demi après, Mayeur reçut la mission d'explorer le centre de l'île. Il suivit le bord de la mer de Foulpointe jusqu'à l'embouchure du Mangoro, puis il s'enfonça dans l'intérieur, franchissant pendant une centaine de kilomètres les chaînes parallèles qui se succèdent sans interruption, formant une série de murs presque à pic, et dont les versants sont couverts de grandes plantes herbacées et de bois impénétrables. Après avoir traversé la crête de partage des eaux, il entra, le 6 juillet 1777, dans un pays entièrement nu, et froid à cette époque de l'année, où il marcha pendant sept jours avant d'atteindre la vallée de l'Andrantsay. « Le sol de tout ce plateau, dit Mayeur, est ingrat, les arbres y manquent totalement, et les habitants peuvent y satisfaire à peine les premiers besoins de la vie, car il n'y a ni bois pour bâtir, ni bois pour

se chauffer ou cuire les aliments. La plaine qu'arrose l'Andrantsay seule est couverte de grandes et belles rizières, qui font une vive impression au sortir des déserts arides qu'on traverse pendant tant de jours avant d'y arriver; la vigne y croît sans culture, mais donne peu de raisin; il n'y a d'autres arbres que ceux qui ont été plantés, çà et là, par les indigènes, et les seuls arbrisseaux qu'on y voit sont les ambrevates cultivés dans les champs pour élever des vers à soie dont les cocons fortement gommés ne se dévident pas facilement et ne peuvent être utilisés que pour faire de la bourre. Les pâturages y sont maigres, et il y a peu de bœufs. Tous les villages sont bâtis sur des hauteurs et sont fortifiés à l'aide de fossés et de murs de terre. » Quoique la population de ces régions n'eût encore jamais été en contact avec les Européens, elle accueillit favorablement la venue de Mayeur : « Je sais, dit le roi des Andrantsay, que c'est aux Français que beaucoup de chefs de ce pays doivent leur puissance et leurs richesses, parce que vous leur avez fourni les fusils et la poudre qui leur ont permis de se défendre et même de prendre l'avantage sur leurs voisins. Soyez donc les bienvenus; j'accepte votre amitié avec plaisir. »

Mayeur constata avec regret que, contrairement à ses prévisions, cette partie de l'île n'offrait aucunes ressources pour le commerce. Il se disposait à partir, lorsqu'il reçut la visite d'un inconnu qu'accompagnaient huit hommes; cet inconnu, après s'être assuré que personne ne pouvait les entendre, lui confia qu'il venait, au nom de son maître Andrianamboatsimarofy, le puissant roi des Hova, l'inviter à visiter l'Imerina et sa capitale Tananarive; il ajouta que son roi regrettait vivement que les Français fissent de préférence la traite avec les chefs de la côte et ne vinsent jamais dans son royaume, et qu'il serait heureux d'entretenir de fréquentes et cordiales relations avec eux. Dès qu'il fut parti, l'un des porteurs de Mayeur, qui, l'année précédente, avait fait un voyage à Tananarive, vint dire à son maître que cet inconnu n'était autre qu'An-

drianamboatsimarofy lui-même, le grand roi des Hova. Aussi, lorsque celui-ci revint le lendemain, Mayeur lui dit-il qu'il était inutile de feindre plus longtemps et que, sachant qui il était, il acceptait avec plaisir son invitation; à ces mots, le roi lui avoua, en le priant de lui garder le secret, qu'ayant appris son arrivée il n'avait pu résister au désir de le voir.

Pour ne pas éveiller les soupçons des Andrantsay, Mayeur reprit, le 1^{er} septembre, la route qu'il avait suivie en venant jusqu'au Vontovorona, où, conformément à ce qui avait été convenu, il trouva, le 4 septembre, un oncle du roi hova avec une escorte de cinquante hommes. Faisant alors route vers le Nord, il arriva, deux jours après, à la vallée du Lempona qui s'étend au sud du massif d'Ankaratra, et où était établi le camp fort considérable d'Andrianamboatsimarofy. Le roi se porta à sa rencontre dès qu'il le vit paraître, l'embrassa et l'emmena dans son enceinte. Le lendemain il leva le camp et l'on marcha vers Tananarive, situé à une vingtaine de lieues dans le nord-nord-est. Sur la route, il lui présenta avec une certaine fierté un de ses sujets qui savait faire de la poudre, faible et crassante, il est vrai, mais qui cependant lançait des projectiles à 25 mètres. Plus loin, au sud de Tanjombato, Mayeur traversa un vaste emplacement où des centaines de Hova étaient activement occupés à acheter ou à vendre les divers produits du pays : esclaves, bœufs, moutons, chèvres, porcs, volailles, coton, soie brute en cocons et bourre de soie teinte de différentes couleurs, étoffes diverses, planches, toitures en jones, fer brut, ustensiles et outils, armes, vivres de toutes sortes, fruits, etc. Ces grandes foires, pleines de mouvement et de vie, qui se tiennent chaque jour de la semaine en un point différent de l'Imerina, et où chacun peut s'approvisionner suivant ses besoins et ses goûts, ont fait, avec raison, l'étonnement de Mayeur, qui a constaté toutefois que les bœufs y étaient peu nombreux, parce que, dit-il, le centre de Madagascar manque de

bons pâturages, le bétail n'y pouvant trouver d'herbage que de décembre à avril, pendant la saison pluvieuse, et, le reste du temps, devant être nourri avec de la paille de riz qui sert aussi de combustible.

L'entrée dans Tananarive se fit avec une grande pompe ; on tira beaucoup de coups de fusil. Mayeur fut logé dans l'enceinte royale et ses porteurs eurent la permission de puiser à leur volonté dans le grenier à riz du roi, qui en contenait 10,000 livres ; ils reçurent aussi des bœufs.

A cette époque, l'Imerina était divisé entre plusieurs chefs : au nord, Andrianjafy ; dans le nord-ouest, Andriambelo ; dans l'est, Andriamohara, etc., mais le plus puissant était Andrianamboatsimarofy, qui commandait à 1,587 villages et pouvait mettre sous les armes au moins 20,000 hommes.

Les Hova, dit Mayeur, n'ont pas l'humeur guerrière des autres tribus de l'île ; d'un caractère doux et pacifique, ils préférèrent se consacrer aux arts et aux métiers utiles, mais ils sont âpres au gain, rusés et très portés au vol, pillant et rançonnant les voyageurs, vendant à faux poids et à fausse mesure. Aussi, leur roi, comprenant combien ces mœurs barbares et perverses nuisaient à l'établissement de relations commerciales avec les Européens, tint en présence de Mayeur une grande assemblée où, après avoir adjuré ses sujets d'y renoncer, il leur fit prêter le serment solennel de ne plus voler, de ne plus piller, de ne plus faire de fausse monnaie, d'être, au contraire, hospitaliers pour les voyageurs et à l'avenir de faire le commerce honnêtement ; il termina en affirmant qu'il saurait combattre le vice et imposer la justice, afin que son peuple devint digne de l'estime et de la confiance de tous. « Je sais, dit-il à Mayeur à la fin de l'assemblée, qui avait duré de 9 heures du matin à 5 heures du soir, que les réformes que je projette ne s'opéreront pas aussi promptement qu'il serait désirable, car mes prédécesseurs ont traité ce peuple avec une faiblesse et une in-

dilgence qui l'ont enhardi à mal faire, mais je n'en arriverai pas moins à mes fins. »

Voici les principales observations faites par Mayeur sur l'Imérina et ses habitants pendant ce premier voyage : « On n'y voit partout, dit-il, que des montagnes, sauf dans l'ouest de Tananarive, où s'étend une vaste plaine qui est fertile en riz; le sol de ces montagnes, qui sont entièrement nues, est aride, et ce n'est qu'au prix d'un travail pénible et opiniâtre que les Hova, qui n'épargnent pas leur peine, arrivent à en tirer parti; leur activité, leur persévérance, leur habileté à diriger les eaux nécessaires à l'irrigation des rizières, sont tout à fait dignes d'éloges. Les seuls arbres qu'on y voit sont ceux qui ont été semés dans les fossés des villages, et leur nombre n'est pas grand; les bois les plus voisins sont à deux journées de marche. Les bananiers y sont petits et donnent peu de fruits; on en cultive cependant beaucoup, parce que les fibres de leur écorce servent à faire des pagnes. Les Hova tissent aussi avec art des étoffes de coton et de bourre de soie. Ils travaillent le fer avec habileté, fondant le minerai, qui est abondant au centre de l'île, dans des fourneaux bien conditionnés et forgeant des haches, des bèches, des lances, des couteaux, des aiguilles, etc.; ils font même toutes les pièces d'un fusil; le canon seul est défectueux parce qu'étant soudé dans sa longueur, il est sujet à éclater. Les maisons sont bâties en terre, rarement en bois. Les échanges se font à l'aide de morceaux d'argent coupé qu'on pèse dans de petites balances fort justes qui sont leur ouvrage.

« Tous les gens libres, hommes, femmes et enfants, payent chaque année au roi, par tête, une demi-piastre, plus le dixième en nature de leurs animaux domestiques et une soixantaine de livres de riz; les esclaves sont taxés à raison d'un quart de piastre. Les nobles qui ont des fiefs perçoivent à leur profit la moitié de ces redevances. »

Mayeur, que l'organisation sociale et l'industrie des Hova ont

beaucoup étonné, termine en disant : « Les Européens qui fréquentent les côtes de Madagascar auront de la peine à croire qu'au centre de l'île, à 30 lieues de la mer, dans un pays jusqu'à présent inconnu qu'entourent des peuplades brutes et sauvages, il y a plus de lumières, plus d'industrie, une police plus active, des arts plus avancés que sur les côtes, dont les habitants, depuis longtemps en relations continuelles avec les Européens, auraient dû, plus que ceux-ci, accroître leurs connaissances », et il ajoute prophétiquement : « Je ne doute pas que les Hova n'accueillent avec amitié et reconnaissance les Européens qui voudront bien venir les instruire dans la pratique des arts utiles, car aucune autre peuplade de Madagascar n'a autant d'intelligence naturelle ni autant d'aptitude au travail. » Toutefois, après avoir rendu hommage à leurs qualités, il dit avec non moins de raison que, sous le masque d'une grande douceur et d'une extrême politesse, ils sont hypocrites, avarés et voleurs.

Pendant son séjour à Tananarive, un certain nombre de ses porteurs prit la variole. Le roi ne cessa de leur témoigner une réelle sympathie, s'enquérant de leur état et leur envoyant journellement des vivres et des fruits. Plusieurs étant morts, il les fit enterrer avec honneur, ordonnant de tuer trois bœufs pour chacun d'eux.

Le 1^{er} novembre, Mayeur partit plein de reconnaissance pour l'accueil franc et généreux qu'il avait reçu et qui était si différent de celui qu'il avait eu chez les Sakalava et chez les Antankarana. Après avoir fait 10 lieues dans un pays nu et aride, il franchit la petite bande de bois, large de 1 lieue, qui limite l'Imerina à l'est, et il traversa la large vallée découverte d'Ankay, où les Bezanozano élèvent beaucoup de bétail. Il gagna la mer en descendant le versant abrupt de la chaîne côtière par des sentiers bourbeux et glissants, tantôt à travers des forêts immenses, tantôt à travers de grandes plantes herbacées remplies de milliers de petites sangsues qui s'attachaient à ses jambes et l'incommodaient beaucoup.

Le projet que Mayeur avait formé de revenir bientôt pour nouer d'importantes relations commerciales avec ce peuple si industrieux et qui l'avait si fort intéressé ne put être réalisé tout de suite à cause des difficultés qu'éprouvèrent à cette époque les administrateurs de nos établissements à Madagascar. Ce ne fut que huit ans plus tard, le 19 juillet 1785, qu'il retourna dans l'Imerina. Deux des principaux chefs hova, son ami Andrianamboatsimarofy, le roi de Tananarive, et Andriambelonjafy, le roi d'Alasora, étaient alors en guerre, et il assista aux curieuses péripéties de la lutte engagée entre eux. Il était d'usage que les ennemis fixassent d'un commun accord le jour et le lieu où l'on devait combattre; à la date convenue, les armées rivales, divisées en un certain nombre de pelotons, marchaient à la rencontre l'une de l'autre; lorsqu'elles étaient tout près, quelques soldats s'avançaient, tiraient leur coup de fusil et revenaient en courant se mettre à l'abri de leurs pelotons respectifs; pendant qu'ils chargeaient leurs armes, d'autres faisaient la même manœuvre, qui se répétait indéfiniment jusqu'à ce que l'une des deux armées se retirât à cause de son infériorité numérique ou des pertes qu'elle avait éprouvées. Chacun alors retournait chez soi pendant une ou deux semaines, y vivant aussi tranquillement qu'en temps de paix et s'occupant uniquement du travail des champs et de son commerce. Puis on recommençait à se battre.

Le premier combat auquel assista Mayeur eut lieu sur les bords de l'Ikopa, entre Alasora et Tananarive; il dura de 10 heures du matin à 4 heures du soir, sans que la victoire se déclarât pour l'une des deux armées; il y avait en ligne 12,000 soldats et, tant tués que blessés, on ramassa sur le champ de bataille 22 hommes. Au bout de dix jours, Andrianamboatsimarofy ayant reçu 3,000 hommes de renfort et se trouvant à la tête de 9 à 10,000 soldats marcha contre Alasora; l'ennemi se défendit avec courage et l'on était en pleine lutte, lorsqu'une nuée immense de

sauterelles obscurcit tout à coup le ciel et s'abattit sur les rizières des environs. Le feu cessa aussitôt, et tous les combattants se mirent pêle-mêle à ramasser ces insectes dévastateurs dont les Malgaches aiment à se nourrir; les femmes, les enfants, les vieillards sortirent sans tarder des villages où ils se tenaient cachés et se mêlèrent aux soldats, si bien qu'en moins d'un quart d'heure la campagne fut couverte de plus de 20,000 individus accroupis ou à quatre pattes, qui s'occupaient activement à prendre les sauterelles. C'est l'usage à Madagascar de surseoir aux hostilités devant un fléau qui, comme dit le roi à Mayeur, menace tout un peuple, tandis qu'une guerre n'intéresse le plus souvent que celui qui l'a déclarée.

Malgré les préoccupations politiques d'Andrianamboatsimarofy, Mayeur reçut un accueil très cordial; il lui annonça, à son grand plaisir, que le Gouvernement français avait décidé d'entretenir des relations commerciales avec son pays, à la condition toutefois que les étrangers fussent assurés d'y trouver aide et protection, qu'il mit fin aux querelles intestines entre les divers chefs, qui étaient pour ainsi dire continuelles et qui ruinaient leurs États, qu'il encourageât l'industrie et l'agriculture, que la fabrication de la fausse monnaie fût défendue sous les peines les plus sévères, et enfin qu'il donnât aux Français l'autorisation de construire à la frontière de son royaume un village fortifié où ils pussent se mettre, eux et leurs marchandises, à l'abri de tout pillage et de toute attaque. Andrianamboatsimarofy approuva toutes ces conditions, à l'exception de la dernière, qu'il jugea nuisible à sa puissance et à l'indépendance de son peuple. Il y eut à ce sujet de nombreuses conférences qui n'aboutirent pas; après six semaines d'attente vaine et de discussions oiseuses, Mayeur se décida à partir et regagna la côte orientale.

Telle est, Messieurs, l'analyse sommaire des voyages de Mayeur, dont l'intérêt est non seulement rétrospectif, mais encore

tout d'actualité, et qui méritent d'être tirés de l'oubli dans lequel ils sont à tort ensevelis depuis si longtemps. Si les géographes et les cartographes avaient consulté les manuscrits de ce voyageur consciencieux et véridique au lieu du roman de Leguevel de Lacombe, ils nous auraient depuis longtemps renseignés sur les vraies qualités morales et intellectuelles des principales peuplades de l'île, ainsi que sur l'aspect physique et sur la valeur des terres des parties du pays qu'il nous intéressait le plus de connaître, et ils n'auraient pas perpétué les fausses et dangereuses légendes qui ont été, dans le passé, la cause de tant de fautes politiques. Espérons qu'elles ne se renouvelleront pas ! Aujourd'hui que la vaillance indomptable de nos soldats a ajouté à notre empire colonial l'île de Madagascar au prix des plus grands dangers et de terribles souffrances, il nous faut la mettre en valeur. La science seule est capable d'ouvrir la voie aux colons, et je vous demanderai d'exprimer avec moi le vœu que le Gouvernement envoie sans tarder des missionnaires chargés de lever la carte du pays, de faire l'inventaire de ses productions naturelles, d'en étudier le climat et le sol au double point de vue agricole et minier, de nous renseigner non seulement sur ses ressources diverses, mais encore sur les meilleurs moyens de les utiliser, de fournir en un mot à nos compatriotes qui iront y chercher fortune les éléments de succès sans lesquels l'acquisition de cette île, loin de leur offrir un champ de travail fécond, sera une cause de ruine pour eux et une charge onéreuse pour la Métropole.

DISCOURS DE M. GUIEYSSE

DISCOURS DE M. GUIEYSSE.

MESSEURS,

Vous venez d'entendre avec un bien vif intérêt M. Grandidier vous parler de Madagascar et du Français Mayeur, son précurseur dans l'exploration sérieuse de la grande île. Le tableau qu'il vous en a fait est vivant et encore plein d'actualité ; il a particulièrement frappé le Ministre qui a l'honneur de parler devant vous, puisque c'est lui qui a la lourde tâche de tirer de notre conquête, de notre nouvelle possession, les avantages que la France attend pour la cause générale de la civilisation et pour elle-même, en compensation des grands sacrifices qu'elle s'est imposés. J'ai le ferme espoir que cette attente ne sera pas déçue et qu'un vaste champ va s'ouvrir, je peux même dire déjà, est ouvert à notre activité, à notre expansion coloniale.

C'est à l'absence de mon collègue M. Combes, représentant en ce moment le Gouvernement en Algérie, qu'est dû le grand honneur qui m'échoit de présider la séance de clôture du Congrès des Sociétés savantes. Cette réunion annuelle de délégués, symbolisant notre esprit national et venant fusionner dans de trop courtes séances ses diversités régionales avec leur caractère particulier, est toujours une fête pour les esprits délicats. Chaque année voit se

développer davantage la sympathie qui s'attache avec tant de raison aux œuvres réellement utiles, et leur succès même est la meilleure preuve qu'elles répondent bien à un sentiment juste et vrai, celui de ne laisser perdre aucune de nos forces intellectuelles.

Le savant, le chercheur éprouvent des joies vives — les plus pures en tout cas de l'existence, parce qu'elles ne produisent pas de déceptions par elles-mêmes — à se lancer à la recherche de l'inconnu, à résoudre un problème, à creuser une question ardue. Mais, à côté de la jouissance personnelle, égoïste, à quoi serviraient ces travaux, ces labeurs, s'ils devaient rester ignorés? Ce n'est pas tout que de tailler une pierre de notre édifice social, il faut la mettre en place, il faut que chacun de nous coopère de toutes ses forces, de toute son énergie, à l'œuvre commune, et puisse profiter de l'expérience d'autrui, en faisant profiter les autres de la sienne. Et combien, avant la mise en commun de vos efforts, n'avons-nous pas à regretter la perte de travaux intéressants, d'œuvres de valeur réelle, faute des moyens matériels de les mettre en lumière; combien surtout de découragement et de lassitude chez des esprits d'élite, dignes d'une meilleure destinée, combien de forces vives mal dépensées et perdues !

C'est à vos congrès qu'est dû particulièrement ce renouvellement de vie intellectuelle, si sain, si utile pour rapprocher des travailleurs qui s'ignorent; c'est à vos publications qu'est due cette émulation si heureusement féconde qui nous donne chaque année des mémoires si précieux. Et c'est ainsi que se produit cet échange d'idées si indispensable, faisant pénétrer jusque dans les centres les plus éloignés cette impulsion intellectuelle qui part de Paris et de quelques grandes villes pour y revenir sous une forme nouvelle, véritable mouvement circulatoire qui crée et entretient la vie dans notre noble pays de France, comme celui du sang la donne au corps humain.

Vos travaux, Messieurs, embrassent un champ de plus en plus

vaste dans le domaine des sciences et des arts, mais ce sont toujours les sections historique et archéologique, bases originelles de vos congrès, qui tiennent la place la plus large, et n'est-ce pas bien naturel ? Ne sont-ce pas elles, en effet, qui ont le plus de facilité pour se développer dans nos départements, qui ont le plus d'éléments à mettre en lumière ? Leurs efforts méthodiques et persévérants se manifestent du reste par des résultats tous les jours plus tangibles. A mesure que nous poursuivons notre marche en avant d'un pas rapide, nous éprouvons le besoin, pour assurer notre course, de jeter un regard derrière nous, de chercher dans le miroir du passé des indications pour l'avenir. C'est de l'histoire que nous devons tirer nos meilleures leçons, c'est dans l'étude des sociétés disparues que nous devons trouver notre propre enseignement.

Dans ces peuples antiques, dont les noms mêmes sont inconnus, qui ont couvert notre vieille Europe, détruisant et fondant des civilisations primitives dont notre sol conserve encore pieusement de rares débris, dans ces peuples moins éloignés de nous, Chaldéens, Égyptiens et autres, mais dont nous reconstituons les mœurs par quelques documents, trop peu nombreux, comme un naturaliste reconstruit un squelette complet, au moyen de fragments fossiles, dans ces peuples plus rapprochés auxquels nous nous rattachons directement, Grecs, Romains, Gaulois, nous retrouvons toujours les mêmes procédés d'action, d'organisation, d'existence sociale. Et maintenant que les peuples européens se sont répandus sur le sol entier du monde, que nos colonies se sont accrues dans des proportions que personne ne pouvait naguère encore soupçonner, que la vieille Afrique n'est plus la *terra incognita*, et que les nations européennes s'en disputent la surface, avant même de la connaître complètement, nous constatons que les mobiles humains sont toujours les mêmes, qu'il s'agisse de notre civilisation raffinée ou de celle de ces peuplades qui sont comme des témoins des états primitifs de nos ancêtres.

Étudions donc l'homme en lui-même, isolé ou groupé dans la famille, dans la tribu, dans la nation, dans la patrie. Suivons-le dans son développement moral, dans son besoin inné des arts, dans ses efforts créateurs des sciences, pour assurer la conservation de l'espèce. C'est un vaste cadre pour vos études, et c'est, Messieurs, la tâche à laquelle vous n'avez pas manqué.

Le gouvernement de la République a voulu cette année, comme les autres, témoigner de sa profonde sympathie pour le Congrès, en décernant des récompenses à quelques-uns de ses membres qui se sont plus particulièrement distingués par une longue suite de travaux. Le nombre de ces distinctions dans l'ordre de la Légion d'honneur est toujours trop restreint pour répondre véritablement au sentiment de justice absolue, mais au moins je suis certain d'avance que vous approuverez pleinement les noms auxquels il a fallu malheureusement se limiter. Ce sont ceux de MM. Ernest Chantre, Joseph Vallot, Delattre et Boussès de Fourcaud.

Vous connaissez tous les beaux travaux de M. Chantre sur l'archéologie préhistorique. Ses missions en Orient, particulièrement dans le Caucase, ont jeté un jour nouveau sur les civilisations préhistoriques et ont enrichi nos musées de documents précieux. La distinction accordée aujourd'hui à M. Chantre n'est qu'un juste témoignage rendu à ses mérites qu'ont su si universellement apprécier les savants français et étrangers.

En dehors des travaux botaniques de M. Vallot, vous savez que ce laborieux infatigable est le fondateur d'un observatoire au mont Blanc, créé à ses frais en 1887 et entretenu par lui depuis cette époque. Vous savez aussi qu'il a entrepris ce travail si important, le lever complet de la chaîne du mont Blanc. L'énergie et la ténacité dont M. Vallot a fait preuve, son dévouement désintéressé à la science justifient la distinction qui lui est accordée.

Le père Delattre, correspondant de l'Institut et conservateur du musée archéologique de Carthage, se consacre depuis plus de vingt

ans à l'archéologie de l'Afrique du Nord; les résultats obtenus par lui sont considérables et appréciés de tout le monde savant. La découverte récente des nécropoles puniques de Carthage, dont l'exploration lui a été confiée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a jeté sur ses travaux un éclat qui le désignait particulièrement à l'attention du Ministre de l'instruction publique.

Enfin M. de Bousès de Fourcaud, successeur de Taine à l'École nationale des beaux-arts comme professeur d'esthétique et d'histoire de l'art, s'est acquis par ses nombreuses et importantes publications des titres incontestés à la haute distinction que lui confère aujourd'hui le gouvernement de la République.

Le Ministre de l'instruction publique ne fait, du reste, que répondre au vœu émis à l'unanimité par le Comité des Sociétés des beaux-arts, heureux de pouvoir s'associer aux sentiments d'une assemblée qui donnait ainsi à l'un de ses membres une preuve de l'estime que lui inspirent son caractère et son talent.

Il me reste maintenant, Messieurs, à accomplir un devoir douloureux, celui de rendre un dernier et public hommage à ceux qui ne sont plus et dont nous avons à déplorer la perte cette année.

Parmi ceux qui nous touchent de plus près par leurs travaux, je dois citer en première ligne M. de Montaiglon, membre titulaire du Comité des travaux historiques, qui s'est éteint en septembre dernier, après une longue carrière laborieusement remplie. Professeur à l'École des chartes et président de la Société de l'art français, M. de Montaiglon était un de ces chercheurs qui aiment mieux faire profiter les autres de leurs remarques et de leurs études, que d'en tirer eux-mêmes un parti direct en les faisant connaître par des travaux d'ensemble.

Comme écrivain, son œuvre par sa variété et sa diffusion dans cent publications diverses est difficile à apprécier; en revanche,

comme professeur, peu d'hommes ont eu une action aussi profonde, aussi heureuse sur les nombreux élèves qu'il a formés.

M. de Montaiglon a donné un peu de lui-même à tous, c'est pourquoi son souvenir restera toujours vivant dans le cœur de ceux qui l'ont connu.

M. Bœswillwald, membre honoraire du Comité, était inspecteur général des monuments historiques de l'Afrique du Nord. C'est à son initiative que nous devons la conservation des beaux monuments de l'Algérie, de ce pays si riche en souvenirs de l'époque romaine, que des soins intelligents préservent maintenant de la destruction.

Ai-je besoin de vous rappeler le nom de l'éminent directeur de l'École française de Rome, Geffroy, du savant commentateur de Marc-Aurèle, Martha, de la Villemarqué, qui a tiré d'un oubli si immérité notre vieille littérature bretonne, et de tant d'autres qui sont tombés sur le champ d'honneur du travail, après une vie si laborieusement remplie : le vénérable Barthélemy-Saint Hilaire; le savant orientaliste Derenbourg; les docteurs Verneuil, Larrey, Sappey?

Il est peut-être peu d'années plus fertiles en tristes moissons, dans le monde des sciences, des lettres et des arts. Il me suffit pour le prouver de vous citer les noms des trois gloires françaises que l'année a vu disparaître : Pasteur, Alexandre Dumas, Ambroise Thomas. Je n'ai pas à en faire l'éloge; chacun de nous le fait dans son cœur à des points de vue différents. La simple évocation de ces noms éveille en nous bien des pensées diverses; mais nous sommes tous pénétrés de ce sentiment bien vrai, c'est que chacun de ceux que j'ai à peine eu besoin de rappeler à vos souvenirs caractérisait des idées scientifiques, littéraires et artistiques véritablement françaises.

Si la mort fauche à coups serrés dans nos rangs, une génération nouvelle s'avance, fortement préparée par ceux qui ne sont plus.

M. Schefer dans votre séance d'ouverture constatait que le Congrès de Tunis vous avait privés de plusieurs de vos membres les plus distingués.

La France est heureusement assez riche en hommes de talent pour qu'elle puisse essaimer et envoyer au dehors ses missionnaires des sciences et des lettres sans s'appauvrir. La bonne parole a été portée au dehors et votre prochain Congrès en recevra sans doute les échos.

A l'an prochain, Messieurs, portez à vos sociétés les remerciements du Ministre pour les travaux qu'elles ont produits et les vœux qu'il forme avec le monde savant tout entier pour leur prospérité qui se lie par toutes les fibres intellectuelles à celle de la France elle-même.



